
ESSAI
D'ÉTUDES LINGUISTIQUES & ETHNOLOGIQUES
SUR LES
ORIGINES BERBÈRES

(Suite. — Voir les nos 147, 148, 149, 152, 154, 158, 160 et 162.)

CHAPITRE V

Règles d'analyse des mots berbères. — Importance et rôle du berbère dans la linguistique comparée. — Sa priorité comme ancienneté sur les langues semitiques grecques ou latines. — Mots arabes et mots français venus du berbère. — Application des formes berbères aux langues argennes. — Étymologie de quelques noms mythologiques.

I

Les principes exposés dans les précédents chapitres permettent presque toujours, quand ils sont bien appliqués, de retrouver le sens primordial d'un mot berbère et même, dans la plupart des cas, l'idée première qui a présidé à la constitution du vocable ou au choix de l'appellation.

Pratiquement, l'analyse d'un mot berbère consiste dans les trois opérations suivantes :

1° Dégager le mot de ses voyelles ainsi que des lettres formatives et des agents grammaticaux qui habillent le radical ;

2° Ramener les tiddebakin et les autres lettres aux tifinar primitives (quitte à tenir compte plus tard du rôle de ces lettres pour les nuances de l'idée exprimée) ;

3° Essayer pour chacune de ces tifinar :

A. Ses valeurs comme lettre racine ;

B. Ses valeurs comme lettre formatrice ou agent grammatical ;

C. Ses valeurs comme ancien idiogramme religieux.

Ce travail peut très bien ne pas donner un résultat bien net ; c'est qu'alors le mot est composé de plusieurs radicaux primitifs ou dérivés, ayant chacun leur sens conventionnel et pratique, s'écartant plus ou moins des idées premières dont ils dérivent.

Mais, la décomposition analytique à laquelle on s'est livré n'est pas perdue pour cela, car elle fait généralement ressortir la manière dont on doit grouper les tifinar formant les radicaux preformants.

Un exemple ou deux feront mieux comprendre :

Étant donné le mot :• □ □ *abareka*, chemin, nous trouvons en le dissequant :

□ = *aba* = *abcessus*, — séparation ;

□ = *er* = *origo*, — lieu d'origine, point de départ ;

✕ = *eg* = *agere*, — faire.

Un chemin est donc à priori en berbère : « *abcessus originem agens* » ou « *abcessum originis agens* » « ce qui mène au lieu d'origine de la séparation » — ou au point de départ — ou « ce qui fait la séparation du lieu d'origine. » Mais si nous remarquons que □ □ bar « *abcessus originis* » exprime dans la pratique l'idée concrète

et précise de migration, on a pour l'analyse du mot :•□■ abareka.

□■ = *abar* = migrare = émigrer ;

× = *eg* = affixe grammatical formant des noms de la 22^e forme, — noms d'agent, d'outils, d'instruments et :•□■ *aberaka*, se traduira : « instrument de migration, chose par laquelle on émigre, » idée qui convient admirablement à ce que chez les peuples primitifs devait être ce que nous appelons aujourd'hui un chemin, une route (1).

Si nous prenons maintenant le mot : || :•|□, *amenoukal*, *roi*, que nous avons déjà vu et dont nous avons donné le sens analytique. Les opérations ci-dessus indiquées nous conduisent à

□	= <i>am</i>	= <i>matrix</i>	= matière ;
	= <i>en</i>	= <i>verbum = dicendi</i>	= du verbe ou de Enn ;
••	= <i>ouk</i>	= <i>agere = agit</i>	= mène, conduit ;
	= <i>al</i>	{ = <i>esse = vitam</i>	= existence ;
		{ = <i>habera = possessiones</i>	= propriété.

Ce qui est peu clair, ou tout au moins présente, appli-

(1) On trouve ce vocable Abarka, Barika, Barka, etc., comme nom de diverses localités berbères : interrogez un taleb, il vous répondra par une légende quelconque se terminant par un fait ayant appelé sur ce point la « Baraka » célesté (en arabe la bénédiction), ce qui n'empêche pas l'endroit d'être le plus souvent un lieu abominable qui n'a jamais été béni de personne. C'est que le nom est, en réalité, le mot berbère : *Bareka* ••□■ « le chemin, le passage » sens que souligne le plus souvent la configuration du pays ou l'absence d'eau sur d'autres points voisins. — Un exemple frappant de ceci est donné par le chef-lieu du poste militaire situé près des ruines de Tobna, le poste de Barika. C'est un point stratégique d'une haute importance entre le Tell et le Sahara, un *passage* ou une *route*, où il faut nécessairement passer : l'endroit est pénible à habiter, en raison surtout des vents qui y règnent. Ce n'est pas un lieu béni.

qué à un roi, une idée bien abstraite ; or, les peuples primitifs ou barbares ne procèdent pas par abstraction, mais bien par des idées concrètes, simples et élémentaires ; il est donc probable que pour ce mot *Amenoukal* nous sommes en présence de radicaux juxtaposés, ou d'un nom composé.

Et en effet : *matrix verbi, matrix enni*, c'est I □ iman, l'âme, la personne ; et « agere vitam » ou « agere possessionem » c'est II •• kel, le peuple, le peuple, groupe d'agents de possession, le peuple que mène la vie en commun.

Et alors notre analyse prend la forme :

I □ = *iman*, l'âme, la personne ;

II •• = *kel*, — du peuple.

Un roi en berbère était « l'âme du peuple » la personne représentant ou résumant le peuple.

Il en serait de même si l'on voulait procéder à l'analyse des lettres du mot : *Tamsiggena* + I ✕ ⊙ □ + au lieu de prendre les radicaux constitutifs. Ce mot signifie en kabyle « de lourds nuages de pluie » et l'analyse se formule :

□ + = *tam* — plénitude ;

□ = *IS* — de lui ;

I ✕ = *agenna* = pluie ;

+ = *T*, indice de la 5^e forme.

Il est évident qu'avec un peu d'expérience du berbère on voit souvent à la première lecture, les radicaux constitutifs d'un mot composé et que l'on évite les tâtonnements que nous venons, exprès, de mettre en relief dans ce dernier exemple. Ces tâtonnements seraient d'ailleurs sûrement évités, si on avait à sa disposition un lexique donnant sous la lettre, racine berbère, les radicaux uni-

littères ou bilittères qui en proviennent, et sous ceux-ci les principaux radicaux simples ou dérivés (1).

Dans cette analyse il arrivera parfois que l'idée primordiale enfermée dans le vocable analysé paraîtra bizarre ou puéril. Mais avec un peu de réflexion on verra qu'en réalité cette idée est toujours rigoureusement logique, et le plus souvent très simple.

Il ne faut pas, en effet, apporter en ces matières des appréciations d'homme instruit et civilisé, mais se reporter aux conditions dans lesquelles les enfants ou les peuples primitifs inventent des mots. Dans son livre sur les origines du langage, M. Renan (2) rappelle ces conditions en ces termes : « Il faut admettre chez les premiers hommes un tact délicat qui leur faisait saisir, avec une finesse dont nous n'avons plus idée, les choses susceptibles de servir de motifs aux appellations. La faculté d'interprétation, qui n'est qu'une sagacité extrême à saisir les rapports, était en eux plus développée que chez nous ; ils voyaient mille choses à la fois. N'ayant plus à créer le langage, nous avons en quelque sorte désappris l'art de donner des noms aux choses ; mais les hommes primitifs possédaient cet art, que l'enfant et l'homme du peuple appliquent encore avec tant de hardiesse et de bonheur.

(1) Malheureusement il n'existe aucun dictionnaire berbère et il y a peu de chances pour qu'il en soit fait un à bref délai, car, ainsi que l'a justement fait remarquer M. le général Faidherbe, (*Inscriptions numidiques*, Lille, 1870, page 42) cette œuvre est, aujourd'hui, et faute de documents existants, au-dessus des forces d'un simple particulier ; « c'est, non-seulement une affaire de patience, mais c'est encore une affaire d'argent ; il faut, pour en venir à bout, un certain nombre d'années et des voyages coûteux » pour lesquels le concours officiel et pécuniaire du gouvernement est indispensable.

Le savant général indique même les moyens pratiques de faire le travail : il appartient aujourd'hui au nouvel institut algérien de reprendre cette idée et d'arriver à la faire entrer dans le domaine des faits accomplis : espérons qu'il l'essayera et qu'il réussira.

(2) RENAN, *des Origines du langage*, pages 142, 146, 147.

» La nature leur parlait plus qu'à nous, ou plutôt ils
 » trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait
 » à toutes les voix du dehors, et les rendait en articula-
 » tions, en paroles. De là ces brusques passages dont la
 » raison est perdue pour nos esprits accoutumés à des
 » procédés lents et pénibles. Qui pourrait ressaisir les
 » impressions fugitives du naïf créateur du langage dans
 » des mots qui ont subi tant de changements et qui sont
 » si loin de leur acception originelle ? Qui pourra retrou-
 » ver les sentiers capricieux que suivit l'imagination et
 » les associations d'idées qui la guidèrent dans cette
 » œuvre spontanée où, tantôt l'homme, tantôt la nature
 » renouait le fil brisé des analogies et croisait leur ac-
 » tion réciproque dans une indissoluble unité.... En
 » résumé, le caprice n'a eu aucune part dans la forma-
 » tion du langage.... et les appellations n'ont point uni-
 » quement leur cause dans l'objet appelé (sans quoi
 » elles seraient les mêmes dans toutes les langues),
 » mais dans l'objet appelé, vu à travers les dispositions
 » personnelles du sujet appelant. Jamais, pour désigner
 » une chose nouvelle, on ne prend le premier nom venu,
 » et, si pour désigner cette chose, on choisit telle ou
 » telle syllabe, un tel choix a sa raison d'être. Rien de
 » plus admirable que la puissance d'impression de l'en-
 » fant et la fécondité qu'il déploie pour se créer un lan-
 » gage propre avant qu'on lui ait imposé la langue offi-
 » cielle. Les analogies secrètes et souvent insaisissables
 » d'après lesquelles les gens du peuple forment les so-
 » briquets, les noms de lieux, et, en général, tous les
 » mots qui ne leur ont pas été imposés par l'usage, ne
 » sont pas pour l'observateur un moindre sujet d'éton-
 » nement. »

Ainsi compris et analysés, les radicaux berbères met-
 tent en relief, avec une grande netteté, une langue ayant
 conservé à un haut degré ses caractères primitifs, une
 de ces langues « parlées par ces peuples voués à l'im-
 » mobilité, par ces peuples d'une extrême tenacité dans

» leurs opinions et leurs mœurs, chez lesquels le mouvement des idées ne nécessite point de continuelles modifications dans le langage ; » une de ces langues enfin « *qui subsistent encore comme des témoins des procédés primitifs au moyen desquels l'homme donna d'abord à sa pensée une expression extérieure et sociale* (1). »

Le berbère n'a cependant pas la prétention d'avoir jamais été « la langue même que parlèrent les ancêtres des diverses races ; » mais il a certainement eu pour point de départ ces vastes régions qui, voisines du lac d'Aral, s'étendent du Caucase au plateau de Pamir et qui furent le berceau commun des idiomes ariatiques, iraniens, pelasgiques, slaves, germaniques, celtiques, ibériens, médés, scythes et touranniens proprement dits. Le berbère a sa place distincte dans ce faisceau d'idiomes primordiaux qui ont ensemble tant de radicaux communs et qui se sont séparés les uns des autres pour se constituer en langues-mères, bien avant le développement complet des radicaux communs et bien avant l'apparition de la grammaire.

Ces langues-mères ont toutes, plus ou moins, et dans des proportions très variables, fourni des éléments aux idiomes sémitiques et spécialement des radicaux bilitères, les seuls qui puissent présenter des analogies linguistiques sérieuses avec ceux des langues Indo-européennes.

Le berbère archaïque, que nous pensons caractériser d'une façon précise en le nommant le *tourano-berbère*, est surtout remarquable sous ce rapport, soit à cause de son caractère essentiellement dissyllabique, soit à cause de son étroite parenté avec la langue sumérienne qui fut si longtemps celle de la Chaldée, antérieurement à l'arrivée des Hébreux. Le mot *soumir* est lui-

(1) RENAN, *Histoire des langues sémitiques*, p. 24 et *Origines du langage*, p. 70.

même un vocable berbère encore usité chez les Touareg, dans l'Aurès et dans le Djurdjura :

☐☐⊙ = asoumer, samer, soumer, sommeur, etc. signifie « *versant d'une montagne exposé habituellement au soleil,* » soit versant sud, sud-ouest ou sud-est : ce sens moderne a pu venir de la situation occupée dans une haute antiquité par les Summeriens, ces premiers habitants des versants sud des montagnes bordant le nord de la Chaldée (1).

Ce vocable peut s'analyser de la façon suivante :

- | | | | | | | | | |
|---|------------|---|----------|---|-----------------|---|------------------------|--------------------------------------|
| ☐ | <i>Sou</i> | = | <i>S</i> | = | <i>ex.</i> | — | de (extrait formé de). | |
| ☐ | <i>m</i> | = | <i>M</i> | = | <i>materia</i> | — | la substance | } soit : autoch-
tone ou antique. |
| ☐ | <i>er</i> | = | <i>R</i> | = | <i>originis</i> | — | originelle | |

Les Summeriens représentaient essentiellement en effet les peuples les plus anciens de la Chaldée, si anciens même que les plus anciennes inscriptions parlent de leur idiome comme d'une langue à peu près perdue et restée seulement à l'état de langue morte et de langue sacrée. C'était sans contredit une de ces races-mères ou primitives auxquelles les cosmogénies indiennes du Veda donnent pour origine la mystérieuse montagne du *Meraou*, centre et pilier du monde :

☐ *materia.*

☐ *originis.*

Les *Soumir*, étaient opposés alors aux *Akkad*, autre mot berbère qui signifie soit « brûlé, » soit « craint, redouté. » La première de ces épithètes convient admirablement aux gens de la race de Kouch qui occupaient

(1) Rapprocher de ce sens berbère le mot anglo-saxon *Sommer* *été* qui est le même vocable avec la même idée de chaleur solaire.

le sud de la *Chaldée* et qui, dans les tentes cumiformes ou dans les hiéroglyphes égyptiens, ont toujours eu le privilège de cette épithète de « brûlés ; » les qualificatifs de « craint, redouté, » ne sont pas moins en situation appliqués à la race conquérante et dominatrice des Couchiques, si longtemps maîtres de la basse Chaldée (1).

Ce fut sans doute pendant leur séjour au milieu des peuplades summeriennes et akkadienne de la Chaldée que les Tourano-berbères donnèrent aux idiomes sémitiques les radicaux bilittères ou dyssyllabiques communs aujourd'hui à l'arabe et au berbère. Nous en avons rencontré beaucoup dans le cours de nos études, et toujours le sens de ces radicaux, en berbère, était le sens matériel, simple, primitif, tandis qu'en arabe c'était un sens abstrait, compliqué ou secondaire, c'est-à-dire dérivé.

Quand nous trouvons de l'Atlantique (Adrar) à la mer des Indes le mot *دلو* avec le sens de *seau* (en cuir ou en bois) et que nous voyons les dictionnaires les plus autorisés faire de cette appellation d'un objet usuel et pratique un vocable dérivé de *ل* « faire manœuvrer un seau dans un puits avec une corde, tirer, lâcher, etc., » nous pensons à priori qu'il y a ici un renversement complet de la dérivation et que l'idée complexe, exprimée par le verbe, vient de l'idée simple et matérielle de *دلو* seau — (comme en français puiser vient de puits, et non pas puits de puiser). Mais si nous appliquons à ce mot usité chez tous les Berbères, la méthode analytique, nous le trouvons composé de :

- Λ *ed*, — avec, de société, allant ensemble ;
 : || *éloui*, — conduire à la corde (2).

(1) Voir dans le *Journal Asiatique* de l'année 1875, février, mars, mai et juin, à propos de ces deux peuples, les savants articles de M. Oppert, tranchant la discussion ouverte entre MM. Lenormant et Halévy, ainsi que les divers mémoires de M. Lenormant qui, le premier, a dégagé la langue sumérienne et l'a fait connaître.

(2) Ce sens vient lui-même de : || *elou*, être puissant, qui exprime

Nous voyons dans *دلو* un nom berbère dérivé de la 16^e forme, et signifiant « ce qui va avec la corde, » *socius tractus*, l'objet de la traction, — et nous pensons que le mot berbère est passé ou a été retenu chez les Arabes qui en ont fait leur verbe *لذ* et les autres dérivés parmi lesquels l'idée abstraite de puissance et de traction est plus marquée encore que celle de seau ou de réceptacle.

Nous pourrions multiplier les exemples : celui-ci suffit pour montrer que nous avons, par l'analyse des lettres constitutives et la dérivation du berbère, la confirmation du sens matériel et primitif d'un mot arabe réputé dérivé. La priorité, comme l'ancienneté, appartient donc au vocable berbère qui, lui, peut nous ramener jusqu'aux limites extrêmes de la décomposition linguistique, c'est-à-dire aux éléments monosyllabiques ou unilittères.

L. RINN.

(A suivre.)



une des idées les plus simples, se rattachant au vocable *ell*, l'être suprême, la divinité, le type sacré de la puissance.